

## ESPAGNOL

### ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT VERSION ET COURT THÈME

Séverine Grélois et Élodie Weber

**Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures**

Les notes obtenues cette année par les candidats se situent entre 2 et 14,5 ; trois candidats ont obtenu une note située entre 8 et 10, et six une note supérieure à 10.

Le texte proposé en version, un extrait du *Laberinto de las aceitunas*, d'Eduardo Mendoza, ne présentait pas d'énormes difficultés de vocabulaire, mais associait une syntaxe extrêmement construite à des tournures beaucoup plus courantes, avec des sautes de registre parfois très abruptes. De fait, plus que les problèmes lexicaux, c'est la précision et la pertinence des tournures employées qui a retenu l'attention des correctrices.

Les fautes les plus nombreuses liées au lexique ne sont pas des contre-sens, mais des imprécisions, ou des traductions inappropriées : c'est le cas, par exemple, de *fluorescentes*, que de nombreux candidats ont traduit un peu vite par *lanternes*, *lampes à fluorescence*, ou *lampes fluorescentes*, alors qu'un peu d'attention portée au contexte (sans compter une connaissance technique d'un objet quotidien) aurait permis de trouver *tubes de néon* ou *néons*. De même, la traduction de *comedor* par *salle à manger* n'est pas entièrement fautive, mais s'agissant d'un restaurant le français dit simplement la *salle*. Le jury a été indulgent envers les candidats qui ne savaient pas qu'un *perol* est une marmite, mais avaient compris que, puisque le narrateur traverse la cuisine d'un grand restaurant, la préparation culinaire désignée en français dans le texte par le terme de *vichyssoise* ne pouvait être contenue que dans un ustensile de cuisine, et non dans une bassine ou un baquet, même si c'est effectivement dans un de ces récipients que l'on prend habituellement ses bains de pieds : c'est précisément ce caractère inattendu qui fait le sel de ce passage, et nous attendions que des candidats optionnaires soient capables de le faire apparaître plus nettement.

Dans d'autres cas, la crainte de l'hispanisme a sans doute poussé les candidats à l'excès inverse : on s'explique mal autrement que *abigarradas* ait été traduit par *gigantesques* ou *volumineuses*, que *esporádico* l'ait été par *éphémère*. C'est un fait : l'espagnol et le français sont deux langues très voisines, et il est souvent dangereux de vouloir l'ignorer. Dans le premier exemple, *bigarrées*, qui n'était pas approprié, indiquait tout de même qu'il n'était pas question de taille, mais de pittoresque, ce qu'un candidat a bien traduit par *hautes en couleur*. Dans le second exemple, il est possible que les candidats aient été déroutés par la difficulté de traduire la formule complète (*algún atasco esporádico*), mais l'exactitude lexicale et

syntactique doit rester l'objectif principal dans une version, les fautes de style étant toujours moins lourdement sanctionnées que les autres.

À cet égard, il peut être utile de rappeler aux candidats l'échelle relative de notation utilisée : alors qu'un mal dit est évalué à 1 point-faute (pf), et un contre sens simple (c'est-à-dire ne modifiant pas le sens de la phrase) à 4, les fautes d'orthographe grammaticale sont comptées à 4 pf, les fautes de syntaxe et les contre-sens grammaticaux à 6, et les barbarismes, notamment de conjugaison, à 8. Bien entendu, cette échelle est modulée et adaptée à chaque texte, de même que le barème de conversion entre les pf et la notation définitive. Il n'en reste pas moins vrai que les principales qualités d'une traduction sont le respect de la logique syntaxique du texte et la correction de la langue-cible, et que les problèmes de compréhension du vocabulaire ne suffisent pas à expliquer une très mauvaise note.

Ainsi, quand *no se detuvo empero a degustar estos detalles* est traduit par *le dégoût par ces détails n'arrêta pas...*, l'erreur la plus grave n'est pas le gallicisme qui consiste à confondre *degustar* avec *dégoûter* ou *dégoûter*, mais de n'avoir pas correctement rendu la structure de la phrase, où *degustar* est complément d'objet indirect, et non pas sujet. Le jury se demande d'ailleurs si cette faute n'aurait pas pu être évitée si l'analyse logique de la phrase avait précédé l'interrogation lexicale dans le raisonnement du candidat.

De même, beaucoup de fautes sur la traduction des gérondifs, fort nombreux dans ce texte, auraient pu être évitées si les candidats avaient mieux maîtrisé les emplois de ce mode, tant en français qu'en espagnol : dans *que el comisario abrió, entrando acto seguido*, il était impossible de traduire le gérondif espagnol par un gérondif français, qui faisait de la seconde proposition un complément circonstanciel de manière du verbe *abrir* ; il s'agit à l'évidence ici d'une action qui suit immédiatement (ce qu'indique d'ailleurs l'adverbe) la précédente.

Une dernière remarque concernant ce texte : la longueur des phrases a incité beaucoup de candidats à les couper dans leur traduction. Or, s'il est vrai que le rythme des langues diffère, et que l'espagnol tend à davantage employer des phrases plus longues que le français, il faut aussi savoir tenir compte de la spécificité d'un texte. Mendoza prête ici à son narrateur des phrases exceptionnellement longues et complexes, dans un registre syntaxique particulièrement soutenu dont le caractère empesé contraste fortement avec l'aspect parfois sordide des situations ou des objets qu'il décrit. Il était donc particulièrement difficile de couper les phrases sans perdre une grande part de ce qui fait la saveur du texte – un roman policier, sordide comme tous les récits de ce genre, écrit dans une langue ultra-classique, à mille lieues du registre familier habituel du genre.

Cette erreur d'appréciation est symptomatique de l'impression globale qui se dégage des versions d'option cette année : de nombreuses très mauvaises copies, quelques unes bonnes voire très bonnes, mais aucune irréprochable, que ce soit parce que les erreurs d'appréciation stylistiques et lexicales étaient trop nombreuses ou parce que, même chez les meilleurs candidats, des fautes de langue étaient à regretter.

Le texte de thème était tiré d'un roman d'Alexandre Vialatte, *La complainte des enfants frivoles*, écrit en 1925 mais paru longtemps après la mort de son auteur. Il comportait quelques difficultés lexicales sur lesquelles le jury avait décidé d'entrée de jeu d'être indulgent – témoin, la note en bas de page indiquant la traduction de *norvégiennes* – dans la mesure où elles ne constituaient pas des éléments d'évaluation pertinents. Ainsi, les traductions – ou non-traductions – fautives de *Tobie* n'ont-elles pas été pénalisées.

En revanche, le texte était riche de tournures qui posent classiquement problème lors de la traduction vers l'espagnol. Ainsi, la présence ces dernières années de plusieurs textes proposant la traduction de *on* semble avoir porté ses fruits au sens que la plupart des candidats ont su choisir la forme la plus appropriée ; en revanche, ils sont plusieurs à avoir oublié d'accorder le verbe avec le sujet dans la traduction de *il vint des bohémiens* ou de *on ne voyait plus que leurs yeux*. Cette dernière tournure présentait en outre la difficulté de la tournure *ne... plus que...*, que l'espagnol *ya... no...* ne suffit pas à rendre. Cette tournure a posé problème à la plupart des candidats, ce que le jury ne peut que regretter s'agissant somme toute d'un problème fréquent. Plus grave, nous avons trouvé *ya no... que...*, gallicisme inacceptable et que, nous l'espérons, seules les conditions particulières d'un concours peuvent expliquer chez un khâgneux.

Le régime prépositionnel de certains verbes a également été l'occasion de trébucher pour de nombreux candidats : en particulier, la traduction de *qui sentait le miel* a donné lieu à une série de gallicismes et à ce que le jury a interprété comme un anglicisme, *que olia de miel*. C'est là un autre grand classique des épreuves de traduction, et il serait bon que les candidats à l'entrée à la rue d'Ulm maîtrisent ces constructions. Comme en version, c'est la correction grammaticale du texte final qui est déterminante dans l'évaluation : les imprécisions lexicales si nombreuses soient-elles, les contre-sens eux-mêmes ne peuvent expliquer une mauvaise note.

Dans l'exercice pédagogique de la traduction, encore une fois, c'est la grammaire – la bonne analyse logique du texte source, la correction du texte-cible – qui compose l'essentiel de la note, et notamment elle qui permet d'avoir au moins une note moyenne ; le vocabulaire sert à faire la différence : chose essentielle dans un concours, certes, mais inutile si la grammaire n'est pas maîtrisée dans les deux langues. Nous terminons donc ce rapport en encourageant les candidats à faire porter l'essentiel de leurs efforts sur la grammaire, par des exercices aussi méthodiques que possible.